



Un goût de cerise

LITTÉRATURE. Patrice Robin met la passion du cinéma au cœur de son troisième roman, « *Matthieu disparaît* ».

SI LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE s'inspire des techniques cinématographiques, le cinéma n'y a souvent qu'une présence anecdotique, utilitaire. On cite un titre de film pour ancrer dans une époque ou exhaler la nostalgie qui en émane ; on campe un personnage de cinéaste mais seules ses aventures sentimentales intéressent. Patrice Robin, lui, en a fait la matière même de *Matthieu disparaît*, son troisième roman. Différemment de Tanguy Viel et de son *Cinéma* (chez Minuit, 1999), virtuose recomposition du *Limier* de Mankiewicz. Chez Patrice Robin, le cinéma est tout à la fois une nourriture familière, un horizon inaccessible et un révélateur.

Une passion aussi. Bien qu'adolescent, Matthieu est déjà un homme-caméra au regard aigu, exacerbé. La nature n'est belle ou passionnante que parce qu'il peut y faire des plans (de poules d'eau, de couleuvres...). Elle ne prend son sens que par les lumières qu'il y capte. Fils de quincailliers dans une petite ville de province, il n'est pas un rat de cinémathèque, mais lit les revues spécialisées. Il peut rêver, sans l'avoir vu, de *l'Enfance nue* de Maurice Pialat à partir d'un article (quel bel usage de la critique !), et se dire en voyant *Ma nuit chez Maud* « que les gens ordinaires ayant désormais leur place dans le cinéma, il pouvait peut-être y faire la sienne aussi ».

Peut-être : il remplit le formulaire d'inscription à une école de cinéma à la fin de la première partie du livre, qui en compte quatre. Le roman est court. Les ellipses sont importantes, éloquentes. La première est un abîme, un cimetière d'espoir et d'ambition. Au début du chapitre suivant, Matthieu travaille comme ouvrier au sein d'une usine de fabrication de voiliers dans un grand port du Nord, loin de ses chimères de jeunesse. L'écriture même a changé. Volontiers ironique auparavant (« *La période Paysages de Matthieu s'acheva sur un plage déserte [...] en un seul plan-séquence et une bobine de trois minutes.*

La lente progression dans le sable gris, pas à pas, pieds nus, avec orteils, rouleaux d'écume grisâtre, coquillages brisés, méduses, bidons vides, bouts de corde et planches pourries, avait un goût douloureux d'avant-garde »), elle devient stricte, moins ludique, plus serrée : « *Certains jours, adossé au mur gris sale du vestiaire, Matthieu pensait qu'il ne savait rien de son avenir, qu'il était peut-être ici pour longtemps, pour toujours, dans cette écoeurante odeur de plastique tiède.* »

Mais *Matthieu disparaît* est un livre de réconciliation. Avec soi-même, sa famille, avec la vie. Un livre de convalescence et de renaissance. Un peu à la manière du ferry, à la fin du deuxième chapitre, qui est remis à flot sous les yeux de Matthieu.

L'histoire des « *hommes de sa famille* » dont il avait, adolescent, imaginé le film, il se met à la raconter par écrit. Le cinéaste étouffé dans l'œuf se mue en écrivain. D'autant que le dernier obstacle intérieur est levé : Matthieu apprend de sa mère pourquoi ses parents n'ont pas signé le formulaire d'inscription à l'école de cinéma. La scène est très belle, très douce, exclut tout règlement de comptes. Le refus des parents s'explique davantage par la fatalité du quotidien, la négligence qu'entraîne un travail prenant, que par la volonté de nuire.

Le cinéma peut alors lui-même intervenir et Matthieu achever son travail de deuil. Cela a lieu par surprise, au festival de Cannes où il se trouve pour raisons professionnelles, lors d'une projection du *Goût de la cerise* d'Abbas Kiarostami. On n'en dira pas plus sinon qu'il y est question de poussière (*Poussière* était aussi le titre d'une chanson que Matthieu a écrit avant de quitter l'usine de bateaux) et d'une texture d'image qui change. Dehors, en haut des fameuses marches, Matthieu n'a plus le même regard sur le monde. Matthieu a disparu. Il peut vivre à nouveau.

CHRISTOPHE KANTCHEFF

Matthieu disparaît, Patrice Robin, POL, 137 p., 11 euros.